

Question : Comment ce passage révèle-t-il la déchéance de Gervaise ?

Introduction

- quelques mots sur l'auteur : Émile Zola, auteur naturaliste, a pour objectif de montrer l' « *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire* » dans ces romans dont les héros appartiennent à la famille des Rougon-Macquart. C'est ainsi qu'il décrira le milieu de la mine dans *Germinal*, des paysans dans *La Terre* ou des artistes dans *L'Œuvre*. Le roman *L'Assommoir*, qui fut un grand succès, met en scène le petit peuple du quartier de la Goutte d'or à Paris. Gervaise, l'héroïne, après avoir connu l'espoir d'une vie meilleure, plonge dans la déchéance.

- présentation de l'extrait : L'extrait que nous allons étudier décrit cette chute progressive dans un langage qui fut condamné au moment de la publication de ce roman.

Lecture de l'extrait

- reprise de la question et annonce du plan : Ce texte met donc en scène la déchéance de Gervaise, d'une part en montrant l'attitude de Gervaise et ses conséquences ; d'autre part, en employant des voix narratives différentes, celle du narrateur et celle des Lorilleux.

I – La déchéance de Gervaise : elle nous est annoncée dès la première ligne, par l'expression familière : « Elle s'avachit encore ». Ensuite seront exposées les manifestations de cette déchéance.

A) Paresse et laisser-aller :

L'attitude de Gervaise est marquée par la paresse et le laisser-aller. Ainsi plusieurs expressions familières voire grossières soulignent cette paresse.

- Elle ne travaille pas suffisamment « elle manquait l'atelier » l. 1, « jacassait des journées entières » l. 2
- Elle refuse d'agir : elle « devenait molle comme une chiffon à la besogne » l. 2, « Les côtes lui poussaient en long » l. 4, « Elle voulait sauver son lard » l. 5, « rester en tas, tourner ses pouces » l. 37
- autant d'expressions illustrant de manière imagée l'absence d'efforts de Gervaise.

En outre, les négations insistent sur cet état : « ce n'était pas elle » l. 4, « ne donnait plus un coup de balai » l. 6.

→ Gervaise semble vouloir cette déchéance et ne fait rien pour réagir.

Le texte met, ensuite, en évidence, les conséquences de cette paresse : la saleté et la misère.

Gervaise néglige son intérieur : le désordre y règne : « Quand une chose lui tombait des mains, ça pouvait bien rester par terre » l. 3 ; la saleté envahit son appartement : le texte y revient plusieurs fois, elle « ne donnait plus un coup de balai » l. 6, « l'épaisseur de la poussière, le nombre d'assiettes sales laissées en plan » l. 23 montre aussi cette négligence ; les « ordures » l. 6 s'accumulent et se dégage de son logis une puanteur : ses voisins se « bouch(ent) le nez » l. 7.

Elle néglige aussi son apparence et porte « des guenilles dégoûtantes qu'une chiffonnière n'aurait pas ramassées » l. 25

L'autre conséquence de cette inaction est la misère. Gervaise ne travaillant plus sombre dans la pauvreté. Elle ne peut plus se nourrir correctement comme l'indiquent deux passages du texte : elle n'a plus de quoi acheter de la nourriture, elle doit se contenter d'un « tout petit morceau de pain » l. 21 ; l'expression populaire « elle dansait devant le buffet » désigne la faim qui la tenaille. En conséquence, elle maigrit : c'est ce qu'indique l'expression familière suivante : « la mauvaise nourriture qui lui vidait la peau » l. 33.

B) une chute progressive

La déchéance de Gervaise est donc le thème dominant du passage qui souligne d'une part l'état de Gervaise et d'autre part, la progression de la misère.

- De multiples expressions désignent cette chute : la première ligne contient, nous l'avons déjà vu, le verbe « s'avachit » accompagné de l'adverbe « encore » qui marque la progression. Dans la suite du texte, d'autres termes évoquent cette idée de chute et de progressivité, par exemple « La dégringolade » l. 18, « quelle dèche » l. 20, synonyme familier de misère ou « quel décatissage ! » l. 20 qui souligne le vieillissement accéléré de Gervaise. Cette progression est reprise par l'expression « abandons croissants de la misère et de la paresse » l. 24

- Dans la seconde moitié du texte, les oppositions entre le passé de Gervaise et son présent insistent sur cette déchéance : aux « guenilles dégoûtantes » l. 25 s'oppose la référence à ce qu'était Gervaise : « cette belle blonde » l. 27 ; à son logis sale répond « sa belle boutique bleue » l. 28 ; elle qui voulait séduire comme le montre le jugement négatif des Lorilleux « cette cato qui tortillait tant son derrière » l. 27 n'est plus qu'une « grand-tétasse » l. 31.

→ Ce passage est donc le constat de la décrépitude de l'héroïne

II – une déchéance montrée par des voix différentes : en effet, à travers le texte deux voix narratives alternent, celle du narrateur et celle des Lorilleux, les voisins de Gervaise

- a) le narrateur : Il est très présent dans les premières lignes du texte et à la fin. Entre les lignes 1 à 7, le narrateur nous présente directement Gervaise.

- Le pronom de la 3^{ème} personne du sg. désignant Gervaise est le sujet de verbes d'action : « elle s'avachit », « elle manquait », « elle en prenait à son aise ». À la fin du texte, il en est de même à partir de la ligne 29 : elle « ôtait », « collait », « surprit »...
- Gervaise nous est ainsi présentée sans intermédiaire, sans faire intervenir d'autres personnages.
- Cependant on peut constater que ce narrateur emploie le vocabulaire de Gervaise : le texte est rempli de termes familiers voire grossiers qui correspondent au langage de l'héroïne : « jacassait » l. 2, « comme une chiffonnière » l. 2, « les côtes lui poussaient » l. 4, « sauver son lard » l. 5, « vidait la peau » l. 33 ou le juron « salauds » l. 35.
- ce choix du vocabulaire s'inscrit dans le projet de Zola : dans sa volonté de réalisme, il adopte la langue des personnages qu'il met en scène, ce qui lui sera reproché.

b) les Lorilleux

- Ils interviennent à partir de la ligne 7 par le discours indirect libre: « une vraie poison, disaient-ils », discours indirect libre que l'on retrouvera plus loin, l. 25-26 « Et ses toilettes donc, des guenilles dégoûtantes qu'une chiffonnière n'aurait pas ramassées ! Dieu de Dieu ! il pleuvait drôlement sur sa mercerie, à cette belle blonde, cette cato qui tortillait tant son derrière, autrefois, dans sa belle boutique bleue. Voilà où menaient l'amour de la fripe, les lichades et les gueuletons ». Ces passages indiquent le jugement défavorable des Lorilleux sur Gervaise, ils fourmillent de termes dépréciatifs.

- Ce sont eux qui observent Gervaise et la jugent ; ils sont sujets des verbes d'action : « ils se régalaient », « ils la guettaient », « rigolaient », « calculaient », « savaient » : Gervaise est l'objet de leur attention perfide.

- En effet, ces personnages nous sont présentés comme des êtres malfaisants:

ils sont cruels, l'antiphrase l.11 nous l'indique : « Oh ! des bons cœurs, des voisins joliment obligeants ! ». Le malheur des autres les réjouit, la comparaison : « La dégringolade de la Banban surtout les faisait ronronner la journée entière, comme des matous qu'on caresse » l. 18-19 est éloquent.

ils sont cancaniers comme le souligne le parallélisme l. 14 à 16 : « Ils criaient qu'ils ne s'occupaient jamais des autres, quand il était question de secourir leur prochain ; mais ils s'en occupaient du matin au soir, dès qu'il s'agissait de mordre le monde à belles dents »

ils sont avares : trois passages du texte mettent en évidence ce travers : « s'enfermant pour ne pas avoir à prêter des pièces de vingt sous » l. 10 et « On n'avait qu'à frapper et à demander du feu, ou une pincée de sel, ou une carafe d'eau, on était sûr de recevoir tout de suite la porte sur le nez » l. 11-12, formule ironique du narrateur ou encore « sans quitter leurs fils d'or une seconde » l. 18

→ le point de vue des Lorilleux a un double intérêt : il nous montre un jugement défavorable sur Gervaise mais, comme ces personnages sont négatifs, ils peuvent inciter le lecteur à la compassion pour Gervaise.

Conclusion :

Bilan : c'est donc l'image d'un anti-héros qui se dessine dans ce passage : Gervaise ne peut attirer l'admiration elle ne possède aucune des qualités que l'on peut attendre d'une héroïne : courage, vertu, beauté. Le texte traduit, au contraire, sa chute par son comportement et par les voix narratives qui nous donnent une vision convergente du personnage, une femme qui s'abandonne à la paresse et à la négligence.

Ouverture : le lexique du texte, familier et grossier, révèle un parti pris de l'auteur : la distance entre narrateur et personnage en est atténuée, la peinture du milieu social renforcée. C'est pour ce langage, entre autres, que l'on reprocha à Zola d'écrire des romans orduriers. La question se pose : un roman qui met en scène des personnages populaires dans un milieu populaire doit-il en adopter la langue, même dans ce qui relève du récit et appartient au narrateur ?